

Jeanne Ranay

La fuite en avant...
|
désarroi



10666

Société de vente des
éditions Eugène Rey
Paris

JEANNE BANAY

n
page
e

La Fuite en avant...

I

DÉSARROI

DÉSARROI

A ma Cousine Langlé-Monteil, de tout mon cœur.

J. R.

80 Y2

87049

(11)

MAISON DE VENTE
DES ÉDITIONS EUGÈNE REY
14, rue de la Vierge
PARIS

DL 3275 **B** 10-7-41. A

La Fuite en avant...

Il a été tiré de cet Ouvrage
50 Exemplaires hors commerce
sur papier Pur Fil Lafuma
numérotés de 1 à 50

A ma Cousine Langis-Montel, de tout mon cœur.

J. R.

JEANNE RANAY

La
Fuite en avant...

I
DESARROI



SOCIÉTÉ DE VENTE
DES ÉDITIONS EUGÈNE REY

94, rue de la Victoire

PARIS

JEANNE RANAY

La

Fuite en avant...

DESARROI



SOCIÉTÉ DE VENTE
DES ÉDITIONS EUGÈNE REY

Copyright 1938 Société des Éditions Eugène Rey

CHAPITRE PREMIER

Pourquoi donc regarder la côte qui s'éloigne? Quand on fuit, il ne faut jamais tourner la tête... Oui, mais devant soi ce grand vide... Quand on est sans but, tout n'est-il pas vide et ne vaut-il pas mieux celui de l'inconnu que celui du connu? Le large, l'infini, vertiges... oui, mais les chemins rebattus, hérissés des mêmes obstacles, le labyrinthe obscur aux allées trop étroites, et suivies en vain sans trouver d'issue... La terre est toujours borne dure, à l'horizon là-bas ciel et mer se confondent.

Les amarres dénouées, cordon vital tranché au seuil d'un nouveau monde, vous font la proie de l'autre élément primordial au rythme palpitant, aux mystérieuses effluves; il ne faut pas lui résister.

Le regard de Michèle, abandonnant la côte, a suivi le sillage et c'est bientôt l'hypnose de ce bouillonnement : vert, glauque, blanc... blanc, glauque, vert... chaque tour des hélices acharnées et vaillantes l'éloigne de ce qu'elle fut et qu'elle ne connaissait pas, la rapproche de ce qu'elle est, qu'elle ne connaît pas encore.

Est-elle la sienne cette forme pâle qu'elle croit voir dans le sillage? Une forme pâle qui roule et se défait des bandelettes qui jusqu'alors l'enveloppaient et l'étouffaient, des bandelettes compliquées, serrées, oh! serrées... vertes, glauques, blanches... blanches, glauques, vertes... elles s'emmêlent, tirent, cassent et ça fait mal...

elles arrachent avec elles quelques lambeaux de sa chair, elles traînent, se déchiquètent, se pulvérisent et se perdent absorbées par l'immense bleu... Et dans l'immense bleu, qu'importent quelques larmes, quelques lambeaux de chair!

La forme pâle maintenant est dépouillée et toute nue, nue comme elle ne le fut jamais, un nu transparent, un nu d'âme... un nu d'âme, pourquoi ce mot?

Et pourquoi, dans cette forme du sillage, seule et nue dans le tourbillon, Michèle revoit-elle la sauvageonne qu'elle avait été en ses douze premiers ans? L'orpheline, la solitaire campagnarde serait-elle plus près de cette forme nue que la femme qu'elle était hier?

Qu'était-elle hier, qu'est-elle aujourd'hui, que sera-t-elle demain? Faudra-t-il qu'elle change encore, toujours? Et seule, sans aucun appui, seule et nue dans l'inconnu, que va-t-il advenir d'elle?

Elle était beaucoup plus effrayée qu'apaisée, d'avoir tout au fond d'elle, retrouvé cette sauvageonne qui vécut dans un petit monde si fermé; il n'y a pas de place dans le monde vrai pour les sauvageonnes...

Et puis, on ne revient pas en arrière; quelle sorte de sauvageonne serait-elle maintenant? N'est-ce pas folie d'abandonner les bandelettes? Même les plus pitoyables, ne sont-elles pas nécessaires?

Et Michèle perçoit soudain le grand froid de sa nudité, le grand noir de sa solitude; pourtant elle aime mieux ce grand froid, ce grand noir que les oripeaux brillants qui n'étaient pas faits pour elle; elle aime mieux aussi être une femme inconnue que la belle-fille du puissant financier Romat, la nièce de Barroit, ministre. En se faisant toute petite dans son grand froid, dans son grand noir, personne ne l'apercevra, et seule

elle redeviendra la sauvageonne libre qui n'aimait rien tant que sa liberté; plus jamais elle ne sera épave égarée ou fétu brillant entraîné dans des tourbillons qui ne sont pas à son rythme.

Comme on est bien sur ce bateau qui a, pour lui tout seul, une si large route... elle rêve soudain d'une nef mouvante et solide permettant de braver toutes les tempêtes; lui serait-il possible de construire une telle nef, en aurait-elle la force, en aurait-elle le temps?

Pourquoi de telles pensées? Qu'y a-t-il donc au fond de nous qui veut bâtir, qui veut durer en dépit de toute évidence? Dans tant d'incertitude, d'imprécision, d'incohérent inachevé, cette vie qui est tout ce que nous pouvons savoir de nous quand nous voulons savoir quelque chose de nous, que représente-t-elle? De ce pauvre temps qui nous est donné, que pouvons, que devons-nous faire? Qu'est-ce qui demeure de nous? Et si nous laissons un sillage vert, glauque, blanc... blanc, glauque, vert, dans quels grands bleus se perd-il?

CHAPITRE II

La nuit est descendue, obscurcissant l'immense bleu, mais éclairant intensément les heures de solitude.

Est-ce à cause de ces clartés ou parce que sa couchette est bercée d'un léger roulis que Michèle ne peut dormir... Des images de son passé se pressent dans sa mémoire. Pour essayer de s'expliquer à elle-même l'enthousiasme amer du départ, elle voudrait penser à ces derniers ans les plus proches; n'est-ce pas dans la vie de la femme qu'elle était hier qu'elle doit en chercher

les causes? Mais elle ne peut à son gré évoquer ses souvenirs.

S'il est vrai qu'avant la mort, chacun revoit de sa vie surtout le temps de l'enfance, son départ est bien une mort : serions-nous tous plus près des enfants que nous fûmes, que des hommes, des femmes que nous sommes devenus?

Michèle ne lutta pas, trouvant à s'abandonner à l'incontrôlable qui l'obsédait, une étrange fraîcheur calme.

Elle revoyait la demeure campagnarde qui abrita ses premiers ans; sa petite chambre était dans une tour ronde; de la fenêtre sans volets, on apercevait un coin des fossés herbeux à demi comblés qui entouraient encore le vieux château lézardé. Devant, il y avait une grande cour plate mal pavée d'où partait une longue allée de chênes aboutissant à la route qu'on ne pouvait apercevoir; derrière la demeure, était une prairie plantée de quelques arbres fruitiers de plein vent; les paysans appelaient cet enclos le « parc », à cause sans doute du haut mur qui l'entourait.

Et ce haut mur bordait le royaume enfantin de Michèle; elle y était lâchée en toute liberté à condition qu'elle n'en franchisse pas les limites; l'accès à la ferme, à la basse-cour, aux étables lui fut toujours défendu, et elle obéissait; sa grand'mère était sévère.

Sauf quelques épineux buissons de roses mousses, le « parc » n'avait aucune fleur. Dans ce monde végétal où elle régnait sans conteste, Michèle suivait la vie à travers les saisons et la vie de ses arbres : l'automne la ravissait par le mûrissement des fruits, mais la chute des feuilles, et, dans les tourbillons, leur danse si cocasse n'étaient jamais joie sans mélange; elle voyait avec

regret ses chers arbres se dénuder, devenir chaque jour plus pauvres, sombres, tristes, et l'hiver arriver qui les faisait l'ombre d'eux-mêmes.

Le printemps n'apportait à Michèle qu'impatiences; duveteux ou luisants, les bourgeons tardaient à s'ouvrir et les pousses à grandir; lentes à s'étaler étaient les feuilles. Ses arbres n'existaient pour elle que touffus. Les jours de vent, son plaisir était d'écouter leur murmure; chacun avait son bruissement particulier et elle les reconnaissait comme des voix familières.

Ce n'était pas toujours la nuit qu'ils dormaient et se taisaient; par les journées d'été trop calmes, elle voulait les réveiller en secouant quelques branches, car elle croyait que, comme elle, ils aimaient à danser et à chanter.

Son arbre préféré était un vieux charme jamais taillé; nouant deux branches basses souples, elle faisait de rustiques sièges où, des heures durant, elle se balançait; du rythme, toujours naissaient de bizarres mélodies; d'abord balbutiées, puis lancées à pleine voix, elles traduisaient son inconsciente euphorie.

En y pensant, ce soir, elle se demandait si jamais dans sa vie elle avait éprouvé d'aussi totales joies.

CHAPITRE III

Mais ses pensées suivant un cours moins euphorique, Michèle se voyait dans l'église du village; chaque dimanche, sagement derrière sa grand-mère, elle traversait toute la nef jusqu'à leurs chaises, les premières devant le chœur.

Elle n'avait jamais éprouvé aucune fierté de leur

place privilégiée, bien au contraire; les gestes du curé et des petits clergeons étaient toujours les mêmes; un rire étouffé, vite réprimé, des gamins, quelques erreurs de débutants ne comptaient guère à côté des mille supplices que lui valait à cette place la longue immobilité exigée. Arrachée ce seul jour aux abîmes de solitude dans lesquels plongeait sa semaine, tout ce qui aurait pu lui être distraction, se passait, hélas, derrière elle; elle entendait entrer, sortir, elle voulait voir, au moindre bruit tournait la tête...

« Le petit Jésus n'aime pas qu'on bouge chez lui », disait agrément sa grand-mère.

Longtemps le petit Jésus ne fut pour Michèle qu'un épouvantail. Était-ce parce qu'on les lui avait maladroitement présentées, mais sa naissance, ce Noël qui tient tant de place dans l'enfance, et la crucifixion, qui pourtant la bouleversa, n'éveillèrent en elle aucune fibre mystique.

Pourquoi donc les histoires racontées par les domestiques aux veillées d'hiver : le loup-garou, la Dame Blanche, les feux follets, l'émouvaient-elles davantage? Était-ce parce qu'elle les sentait plus près d'elle, faisant partie de son monde?

On lui avait montré les chemins où les loups-garous sautaient sur le dos des paysans attardés; elle avait vu les carrefours où le diable, à minuit, répondait aux incantations; elle savait à quels endroits la Dame Blanche apparaissait et où dansaient les feux follets...

Elle s'en rendait compte maintenant, sa vie d'alors n'était réalité, ne reprenait son sens, n'avait sa pleine saveur que lorsqu'elle était seule et dans son monde à elle, un monde borné autant qu'infini; la vie des autres lui était déjà spectacle ou contrainte.

Chaque été ramenait la plus dure de ces contraintes; pendant ce laps de temps que tous appelaient les vacances, ses petits cousins venaient à Jardelle et c'étaient de terribles jours pleins de disputes, de pleurs, de contrariétés, d'attendrissements, de sévices, de désillusions, d'espoirs, de chagrins.

Ils avaient eu quelquefois de bonnes parties ensemble, pas beaucoup, peut-être après tout parce qu'elle n'était qu'une « fille » (tous les petits garçons avaient-ils comme eux le mépris des filles, ou bien, elle en particulier, provoquait-elle leur mépris?). Plus âgés, parisiens, ils se moquaient à tout propos; ils ne comprenaient rien à ses amusements, à sa liberté, à sa vie; eux, s'ennuyaient à la campagne malgré leurs jouets compliqués dont elle s'émerveillait à l'arrivée mais qui très vite l'encombraient; et quand elle les repoussait, ils disaient qu'elle était jalouse et qu'elle boudait.

CHAPITRE IV

La maison, sa grand-mère, le dimanche, ses cousins... tout et tous lui étaient spectacle ou contrainte au temps de son enfance, hors son bizarre petit monde; avait-elle vraiment changé? L'empreinte de cette vie libre dans un absolu sans limites, était-elle à jamais demeurée gravée en elle? Aurait-elle vécu, comme disait sa tante, en dehors de la vie?

Chaque contact avec les siens lui fut heurt; et même en remontant à la « nuit de son temps », elle n'avait gardé que des souvenirs d'incompréhensions.

Un jour, ses cousins l'avaient découverte assise dans

l'herbe haute; la prairie était ivre de soleil, la lumière bougeait, elle en était sûre, elle le voyait et, des touffes épaisses, sortaient des vibrations confuses, douces ou stridentes.

— Qu'est-ce que tu fais là? demandèrent-ils.

Et quand elle leur répondit :

— Je regarde la lumière qui danse et j'écoute l'herbe qui chante.

Les moqueries se déchainèrent :

— Comme elle est bête! Elle croit que tout danse et que tout chante.

Alors elle insista, leur disant de se taire, de mieux regarder, de mieux écouter, et comme, riant et bougeant, ils ne voyaient, n'entendaient rien :

— Tu n'es qu'une menteuse et nous ne sommes pas si bêtes de te croire.

La dispute s'était poursuivie, rageuse, chacun se « reprochant » mensonges et bêtises; les phrases blessantes volaient...

— Elle était une paysanne qui ne connaissait rien et qui n'avait rien vu; elle était orgueilleuse et méchante et jalouse... et elle boudait contre tout... elle s'en allait toujours seule...

C'était au fond ce qui les enrageait le plus, qu'elle puisse se passer d'eux et aussi de leurs beaux jouets.

Elle leur répondit mille sottises :

— Que tout parisiens qu'ils étaient, ça ne les empêchait pas d'avoir mal au cœur sur la balançoire et mal au ventre dès qu'ils mangeaient quatre fruits verts, et d'être plus menteurs qu'elle, puisque, voulant tout expliquer, ils racontaient que les animaux parlaient.

A cela ils rétorquaient les exploits des loups-garous qu'elle leur avait confiés en grand mystère.

Cette histoire des animaux qui parlent, venait de la fable : *Le Renard et le Corbeau*, qu'un jour l'ainé lui avait dite; les moqueries indignées de Michèle, au lieu de l'admiration sur laquelle il comptait, l'avaient déconcerté, puis encoléré.

— Peut-être, à la rigueur, les corbeaux mangeaient du fromage puisque la pie de la bergère, attachée par la patte, et qui se promenait avec elle, en mangeait, mais pour dire qu'un renard parle, il fallait bien qu'ils n'en aient jamais vu.

— Quoi?... Qu'est-ce qu'ils disaient?... Ils en avaient vus à Vincennes, au Bois, au Jardin des Plantes... Alors c'était comme pour l'herbe, ils n'avaient pas bien regardé : ici, le domestique en avait pris un au piège près du poulailler, le printemps dernier; il avait vécu plus d'un mois en cage devant le château; Michèle était allée le voir mille fois, il se couchait, il se promenait, il grognait, il montrait les dents, mais jamais, jamais il n'avait parlé..., elle en était sûre! C'étaient eux qui mentaient; si les animaux avaient leur langage, ce n'était pas celui des hommes et ça ne pouvait pas l'être; au lieu de se moquer d'elle, ses cousins feraient mieux de bien regarder, d'écouter! A quoi sert de ne rien voir, de rien entendre de ce qui est et de croire des choses « pas vraies » ?

Oui, elle était depuis toujours bien au fond d'elle, cette maladie de la vérité qui sourdement la hérissait contre les faux-semblants acceptés par les autres... Quand on ne savait pas, il fallait regarder, écouter, chercher, pas raconter n'importe quoi pour avoir l'air de savoir...

CHAPITRE V

Un jour vint où la liberté de la sauvageonne connut quelques restrictions, ce fut lorsque l'institutrice du village commença de lui apprendre à lire.

C'était une brave vieille fille débordante de tendresse maternelle inemployée; Michèle, peu habituée aux effusions, fut plus gênée que touchée par des manifestations et des protestations qu'elle avait du mal à comprendre, mais se passionna de ce qui, grâce au dévouement de la vieille institutrice, lui parut tout de suite non une corvée, mais le plus amusant des jeux.

Dès qu'elle lut couramment, Michèle, à dix ans, se bourra, sans que personne s'en aperçoive, de tout le contenu de la bibliothèque.

Dans un déferlement subit et chaotique, son petit monde fut envahi des plus extravagants fantômes; ils faisaient excellent ménage avec ceux des superstitions paysannes; et elle vivait davantage avec ces personnages passés au seul tamis de son imagination d'enfant solitaire qu'avec les gens qui l'entouraient.

Au milieu de cela, le catéchisme lui fut le plus terrible des pensums et l'aboutissement de la première communion une ennuyeuse formalité.

Un matin de cette année-là, presque à la fin des « vacances », on expédia brusquement les trois enfants chez des amis; ils y restèrent une semaine; quand on les ramena à Jardelle, sa tante, vêtue de noir, leur dit que « grand-mère était au ciel ».

Cette disparition déclencha pour Michèle un changement complet d'existence. Elle partit avec sa famille à Paris; arrachée à son petit monde, elle fut immergée

dans le monde des autres; les heurts de mille contraintes remplacèrent brutalement sa liberté.

On l'envoya au cours, pas question du lycée... son instruction plus que négligée, l'éducation inexistante lui valurent bien des déboires; parmi les enfants de son âge, elle n'en trouva pas un qui ne se moquât d'elle assez cruellement pour qu'elle n'eût d'autre but que de passer inaperçue; elle eut fort à faire, mais y arriva vite; études et manières, un trimestre suffit.

La façon dont sa tante parlait d'elle aux grandes personnes, et les avis apitoyés de celles-là blessèrent souvent Michèle; cependant elle ne se révolta pas.

Devant cette unanimité d'incompréhension, elle crut vraiment que la « campagnarde » ne pouvait qu'avoir tort et elle s'appliqua à vivre « comme tout le monde », tout ce monde qui l'entourait.

Personne ne soupçonna les efforts que chaque geste lui coûtait; son oncle s'y trompa comme les autres et il était sincère lorsqu'il dit à Romat, au temps des fiançailles, que sa nièce était très souple, et plutôt passive...

Le piano, commencé trop tard, la rebuta; pourtant la musique avait été la révélation, la grande découverte de son premier hiver parisien; elle n'avait jamais entendu que l'harmonium faux et poussif de l'église du village, la basse de M. le curé et les crécelles des clercs.

Un après-midi, sa tante, se trouvant seule, — ce qui était fort rare, — emmena Michèle à un concert d'orgues. Etonnée, étourdie d'abord par l'afflux puissant des ondes sonores, la petite s'abandonna bientôt à ces vibrations qui la traversaient et laissa flotter dans le rythme

un rêve qui naissait et mourait avec lui, un rêve sans objet, une obscure béatitude... elle y retrouva ce qu'elle éprouvait au milieu du murmure des feuilles dans le vent et ses euphories balancées sur les branches nouées du charme... elle ferma les yeux.

— Sa tante crut qu'elle dormait :

— C'était un peu sérieux, dit-elle le soir en dinant; et la petite, évidemment, n'a aucun goût pour la musique.

— Michèle encore dans son rêve ne répondit pas, mais de ce jour, chaque fois qu'elle le put, à l'étonnement de tous, elle demanda d'aller au concert.

A son grand chagrin, elle ne revit plus Jardelle qui fut vendu; ils passaient les vacances le plus souvent chez des amis, propriétés ou villas dans quelques stations « chic » où les gens s'écrasaient.

Son oncle était déjà ministre à la déclaration de guerre et Michèle n'avait pas tout à fait quatorze ans; ils étaient à Biarritz, rien ne changea pour les enfants tout le temps des vacances, mais, à la rentrée, au lieu d'aller à Paris, ils s'installèrent à Bordeaux; ses cousins furent pensionnaires dans un établissement religieux des plus sélects, car sa tante était pratiquante et snob; Michèle fut flanquée d'une gouvernante.

Un jour, dans le grand salon d'opulents amis, assise par terre derrière une bergère, elle avait surpris une conversation entre sa tante et une intime.

— Votre dévouement est admirable, ma chère, mais cette petite a l'air assez malléable, et puis elle sera mieux que jolie, belle.

— Vous trouvez?... Oui, peut-être elle a quelque chose de sa mère, mais ma sœur avait tellement plus d'éclat.

— Votre pauvre sœur... quelle fin tragique!

— Quinze ans déjà de cela, oui, l'âge de la petite! Elle a coûté cher, cette enfant.

— Ce que je ne peux comprendre, c'est le suicide de votre beau-frère.

— Que voulez-vous, c'était un faible, un rêveur, désarmé devant les réalités de la vie; il n'avait jamais rien fait d'autre qu'hériter de la fortune de son père; se voir ruiné, après la mort de sa femme qu'il adorait, l'affola.

— Pourtant, avec sa fille...

— Hélas! chère amie, tous les hommes n'ont pas la fibre paternelle... Mais il fait beau, si nous allions au jardin?

Michèle, dans sa stupeur douloureuse, demeura figée, immobile, blessée par ces révélations brutales; elles avaient jeté sur sa claire et insouciante enfance, sur ses plus beaux souvenirs, un voile opaque, noir, lourd d'oppressants mystères dont le poids et l'ombre soudain l'accablaient.

...Sa mère morte à cause d'elle, son père ruiné, suicidé... elle, à charge sans doute à ceux qui l'avaient recueillie... Quelle détresse!

CHAPITRE VI

L'armistice... Pour Michèle, dix-huit ans et le retour à Paris près de l'oncle toujours ministre. L'été précédent, elle avait décroché son premier bachot et presque dans l'enthousiasme préparait sa « philosophie ».

Une nuit, rentrant d'une réception, sa tante vit de la

lumière dans sa chambre; venue pour la gronder de travailler si tard, elle l'avait surprise transcrivant dans un gros cahier rempli aux trois quarts quelques vers... Depuis bien longtemps, se cachant de tous, Michèle rimait... Sa tante ne dit rien, emporta le cahier; il ne lui fut jamais rendu, on ne lui en parla jamais, mais à quelque temps de là, prenant le prétexte d'une fatigue, son oncle déclara que ses études, décidément, l'absorbait trop; à son âge il fallait sortir, se distraire; elle n'irait plus au cours.

Sa vie de jeune fille fut menée tambour battant et Michèle fut des premières à connaître la « liberté » que le snobisme nouveau exigeait et que tout favorisait; par miracle, elle n'en abusa pas.

Par miracle... Non pas; elle le comprenait maintenant, par un bizarre sentiment qui n'était ni pudeur ni crainte, mais à la fois méfiance et orgueil d'elle-même; le moindre contact éveillait en elle un tel désordre de sensations incontrôlables, et pour tout dire, aujourd'hui qu'elle s'en rendait compte, un tel appel à la volupté qu'elle le fuyait par instinct; se sentant vulnérable, elle exagérait les distances. Cette forte défense de sa trop grande faiblesse la préserva.

On avait commencé à la trouver froide, poseuse; ça n'avait pas duré longtemps; sa sincérité ne fut jamais prise en défaut, sa simplicité désarma les plus agressives, son intermittente gaieté était parfois irrésistible; on ne s'éloigna pas d'elle bien qu'on ne la comprît guère. Parmi ses folles amies, elle était devenue une sorte d'Ariane jamais écoutée, très souvent moquée, toujours isolée au milieu de tous.

Elle ne sentit pas la puissance de son charme, mais son oncle, à qui rien n'échappait, remarqua, malgré

qu'il sortit peu avec les siens, combien Michèle était entourée et combien aussi elle était toujours sur la défensive; il vit tout le parti qu'il y aurait à tirer, un jour prochain, de cet ensemble de « qualités » précieuses par leur rareté dans un milieu sur lequel il ne se faisait aucune illusion; elle devint, sans le savoir, un rouage important dans la machine avunculaire.

A cause de cette méfiance et de cet orgueil d'elle-même, Michèle se gardait du flirt, plus encore avec les jeunes gens qui, davantage, lui plaisaient; cependant, l'hiver avant ses fiançailles, elle avait éprouvé, pour un jeune violoniste, une grande attirance.

Il s'appelait Jean Poitevin; très timide, il ne semblait vivre que pour et par sa musique; il avait donné ses premiers concerts avec un certain succès et, presque lancé par Barroït qui se targuait de protéger les artistes, il venait jouer, sans cachet bien entendu, aux galas de M^{me} la ministresse. Toujours avant de commencer, ses yeux violets très sombres, d'un étrange violet, cherchaient dans l'assemblée le regard de Michèle et, seul aveu qu'il se soit jamais permis, du premier au dernier coup d'archet, elle sentait que tout ce qu'il exprimait si passionnément lui était offert.

Michèle éprouvait, en écoutant celui qui jouait pour elle, un vertige comparable à celui que lui donnait un contact, mais elle ne s'en gardait pas, s'y abandonnait au contraire, n'ayant pas conscience que cela pût être un danger.

On traitait Jean Poitevin en invité, il ne dansait pas mais s'arrangeait à ne pas quitter Michèle tout le temps qu'il était là. Ils ne parlaient guère que de musique, car il était timide et très troublé près d'elle; après un soir de véritable triomphe où grisé il osa lui dire : « A

demain et peut-être à toujours! » le virtuose disparut des soirées du ministère... On vitupéra entre soi sur l'audace de ces artistes!

Michèle sut par Lucie que le musicien, n'osant lui avouer son amour, avait demandé sa main à Barroit; celui-ci lui avait ri au nez :

— N'ayant que sa mère qui était presque à sa charge et sans autre situation que son espoir, qu'offrait-il à sa nièce, elle-même sans fortune? La bohème, la misère... Elle n'était pas faite pour cela.

Il était parti blessé, malheureux, trop timide dans sa douleur, pour essayer de la revoir.

Et puis le cours des choses s'était précipité; un nouveau chef de cabinet du ministre, Durieux, un jeune qui promettait, s'éprit de Michèle et, malgré qu'il lui déplût et qu'elle ne le cachât pas, encouragé sans doute par son oncle, il l'importunait, s'imposait.

Pour le fuir, Michèle fit semblant d'écouter Robert Romat.

Son oncle, à qui décidément rien n'échappait, changea aussitôt de tactique : Durieux, un beau matin, partit muni d'une importante mission en Algérie (il ne pouvait refuser un poste considérable dont sa carrière dépendait) et Barroit avait bâclé le mariage de sa nièce avec le fils du riche banquier.

Il y avait six ans de cela... en ces six ans, Michèle fut trois mois la femme de Robert, le temps du voyage de noces; au retour l'accident d'auto, déclanchant l'autre accident, suivi d'une opération, supprimèrent les effusions conjugales qui ne furent jamais reprises. Michèle n'en souffrit pas; curieusement, ses sensations de jeune fille, ce doux effroi de la volupté, l'avaient bien plus troublée que la réalité brutale de l'amour; ses sens n'eu-

rent-ils pas le temps d'être éveillés ou Robert fut-il un piètre initiateur?

Elle pensa à son père se tuant parce qu'il avait perdu la femme qu'il aimait; comme elle était loin de lui! Songeant à son espoir de maternité déçu, il semblait à Michèle qu'un petit enfant vaut tous les amours... Michèle savait-elle ce que c'est que l'amour?

CHAPITRE VII

Michèle ayant revécu, en cette longue nuit, tout son jeune passé, s'endormit au petit matin avec la terreur du réveil; mais au lieu de l'amertume qu'elle attendait, elle éprouva, dans cette première journée, un apaisement étonné d'être possible. Sa solitude était complète, la « Croisière » ne se formant qu'à Constantinople avec le contingent amené par l'Orient-Express.

Lui sera-t-elle longtemps douce cette vie suspendue entre le bleu du ciel et celui de la mer? C'est si bon que ça d'être seule? Les passagers, des inconnus, n'existent pas, il n'y a plus qu'une merveilleuse réalité : l'espace. Quelle bonne fée, la distance... une illusion, se fuir? Non pas; elle n'est plus celle qu'elle était il y a un mois, une semaine, deux jours même...

Mais cette paix ne dura pas; mille points d'interrogation hérissèrent sa solitude; des brèches profondes s'ouvrirent dans les murs qui, jusqu'à présent, l'étouffaient mais, malgré tout, la protégeaient, et, sur la nuit noire des incertitudes, elle ne put les refermer; un vertige angoissant la prit... Depuis le départ, elle se sent autre, mais quelle est cette autre? Elle ne sait pas.

Que sait-elle d'elle? Rien, puisque celle qu'elle était hier n'est sûrement déjà plus elle; alors si on change toujours, peut-on jamais se connaître?... Se connaître, comment?... Et tout d'abord qu'est-ce qui définit l'existence de votre être? Est-ce exister de n'être rien comme aujourd'hui ou bien d'être quelqu'un au milieu de quelques autres? Ne pas être attendue et n'attendre personne, avoir chaque minute à soi, ne rien demander et ne rien donner, n'avoir aucune obligation et n'avoir aucune exigence, est-ce vraiment exister?

Etre seule, inconnue au milieu d'autres inconnus devant l'horizon inconnu, est-ce vraiment la liberté?... Est-on mieux soi quand on est libre? Serait-on plus sincère ainsi?... Mais que signifie tout cela? Pour être sincère, « être soi », il faut savoir ce que l'on est; elle ne sait pas ce qu'elle est, elle ne le sait pas encore... Qu'avaient pu faire d'elle, après la lourde hérédité, l'anarchie première, l'éducation incohérente et le récent passé plus lamentable encore que son enfance d'orpheline?... Le saura-t-elle jamais? A quoi sert de savoir?... On ne sait qu'après et toujours trop tard.

Pourquoi rêver dans l'absolu de ce bateau qu'elle voudrait pareil à l'enfantin royaume auquel la mort de sa grand'mère l'avait brusquement arrachée? Elle eut la sensation qu'elle sortait par ce voyage, et aussi brusquement, d'une autre part de sa vie. Quel sera son nouveau destin? Pourra-t-elle l'accepter mieux qu'elle n'avait accepté l'autre? Devra-t-elle toujours faire semblant de vivre? Comment, après l'absolue liberté de son enfance, avait-elle pu si longtemps, si passivement, subir cette dépendance des autres? D'où venait le sursaut qui l'avait aidée à fuir, et pourquoi avait-elle fui? Car elle sentait bien que c'était une fuite. Etait-ce seu-

lement pour retrouver plus vive cette soif de vérité que nulle source ne pourra sans doute étancher? Et pourtant cette soif lui est déjà plus douce que les faux-semblants de sa vie passée; ce que n'avaient pu faire les plaisirs accumulés, ces heures de solitude miraculeusement l'accomplissaient...

Et Michèle, sortie du cadre de sa pitoyable et brillante vie, se prit, sans pouvoir s'expliquer pourquoi, à croire à la « vie ».

CHAPITRE VIII

Entre le bleu du ciel et celui de la mer, ce n'est déjà plus la vie suspendue qui ranime les souvenirs, mais cette « obligation » de voir que son beau-père a jugé pour elle indispensable.

Au petit jour, ils entrent dans la baie de Naples, leur première escale.

Les réclames touristiques aux impeccables photos privent du plaisir de la découverte; le dessin des îles, de la côte, le profil des montagnes sont familiers; seule dans le matin, cette matité mauve est une douceur nouvelle.

Voici le port. sa poésie? Oui, quand on le voit de loin. Il n'est de beau qu'avant, qu'après; l'espoir, le souvenir valent mieux que le présent... La jetée dépassée, adieu la poésie! Il ne faut rien voir de trop près; le port n'est que le but brutal et décevant ou bien l'illusoire tremplin d'où veulent s'élancer nos désirs d'autres rêves. Arrivée ou départ, fin ou commencement, le port est là,

sans poésie : grincement des treuils, des mâts et des grues; bousculades des chargements, puanteur des docks, des cales ouvertes; crasses du charbonnage, nage des détritrus sur les croupissantes eaux mortes...

Est-ce parce qu'elle avait interrompu ses rêves que l'escale fut irritante pour Michèle? Le kaléidoscope des rues et des places, des musées, des palais, des paysages et des ruines, ne lui laissa que regrets; nouveau supplice de Tantale, elle ne connut, impossibles à réaliser, que des désirs d'arrêts, de flânerie et de revoir, et le seul souvenir agréable de sa visite lui parut être la brassée de roses mêlées qu'elle emporta dans sa cabine.

Mais de retour au bateau, dans la solitude toujours préservée, ses rêves s'alimentèrent des choses menues ou grandes inconsciemment accrochées.

Comme ils étaient hallucinants, ces yeux d'émail dans les visages des statues! L'art antique se révélait pour la première fois à elle, tel qu'il fut conçu par ses créateurs, tel qu'il enchantait leurs contemporains avec le fini de son réalisme; eux n'ont pas connu l'abstraite beauté de la ligne appauvrie et froide que nous admirons. Michèle ne pourra plus désormais dépouiller l'art antique de l'ancien coloris et des détails mineurs qui l'enrichissaient, l'achevaient, en faisant une copie très fidèle de la vie.

Elle revit, érotique et décadente, Pompéi, très émouvante à cause de sa vie si tragiquement surprise, arrêtée, immobilisée à jamais, et ses fresques, ses mosaïques aux harmonies de tons surprenantes, étaient si fraîches qu'on les aurait crues achevées d'hier... Que signifient ici ces mesures du temps : siècles, jours, vies humaines?

Et la mélancolie des ruines l'accompagne dans le soir, l'accable du poids de toutes leurs pierres : marches

usées, foulées par tant et tant de pieds vivants, margelles creusées et polies par tant et tant de mains vivantes... Combien de mains et combien de fois appuyées pour cette usure des margelles? Combien de pas, combien de souffles pour avoir creusé si profondément ces épaisses marches de pierre?... Ce qui est inanimé reste hors de notre éphémère. Pourquoi l'inerte est-il plus durable que le mouvant? l'œuvre que l'ouvrier? et la trace même des gestes d'une multitude marquée après la mort de cette multitude?...

Où se perdent tous les vivants sillages?

Cette tristesse née des ruines, des ruines témoins de nos courtes apparitions, emplit Michèle d'une inexprimable angoisse; cette angoisse rejoint celle qu'elle éprouvait enfant lorsque la nuit envahissait la demeure campagnarde aux grandes pièces encombrées, mal éclairées, écornées d'ombres; ces ombres qu'on peuplait encore de fantômes menaçants pour effrayer la fillette exubérante qui risquait de troubler la quiétude malade de sa grand'mère... C'était bien la même angoisse qu'elle avait éprouvée à se sentir si fragile, si petite et si fugitive à côté des meubles massifs, aux ombres trop grandes, et des vieux murs trop épais.

Les terres s'éloignent, s'estompent, s'effacent, Michèle ne regrette rien... le plus beau des paysages ne vaut pas pour elle l'horizon marin, cet imprécis porteur de rêves, cet infini qui l'agrandit sans la distraire d'elle-même dans une illusion d'absolus; ce n'est pas le bateau, ce sont les nuages qui bougent; c'est un jeu, la lutte de l'eau, sa colère blanche, le sillage glauque; jeux, ces attentes planées, ces brusques tombées des mouettes; jeu, leur infatigable vol gris qui va s'obscurcissant dans les reflets du crépuscule...

tèmes et se bâtirent des dogmes : que peut-il naître de tels systèmes, de tels dogmes si loin de l'illumination, des prophéties, de la sagesse, sinon des doutes, des angoisses, des incompréhensions et des sectarismes?

En quoi se change alors le sillage d'amour qui venait des meilleurs?... Oui, pour améliorer la condition humaine, il faudrait conserver à la loi de bonté sa pureté, sa force : comment y arriver?

Hélas! n'est-il pas vain, aujourd'hui plus que jamais, de parler de douceur, d'amour?...

Pourtant chacun aujourd'hui ne devrait-il pas tendre vers un idéal d'homme et non d'habitant de la jungle, civilisé de fond et non de forme seulement, vers un idéal d'amour volontaire et d'intelligente et forte bonté qui, seul, peut, combattant les chancres d'inquiétudes étendus sur le monde, donner à tous et à chacun un peu de paix?

Le train emporte Michèle loin du cadre où s'est précisé le sens de sa vie. Derrière elle fuit le chaos harmonieux des monts sauvages ou ceux adoucis de cultures entre les bleus pareils du ciel et de la mer.

Messine... Dans l'éblouissement tragique du détroit, une femme s'en va vers son nouveau destin, celui qu'elle a choisi, dont elle se sent responsable.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

